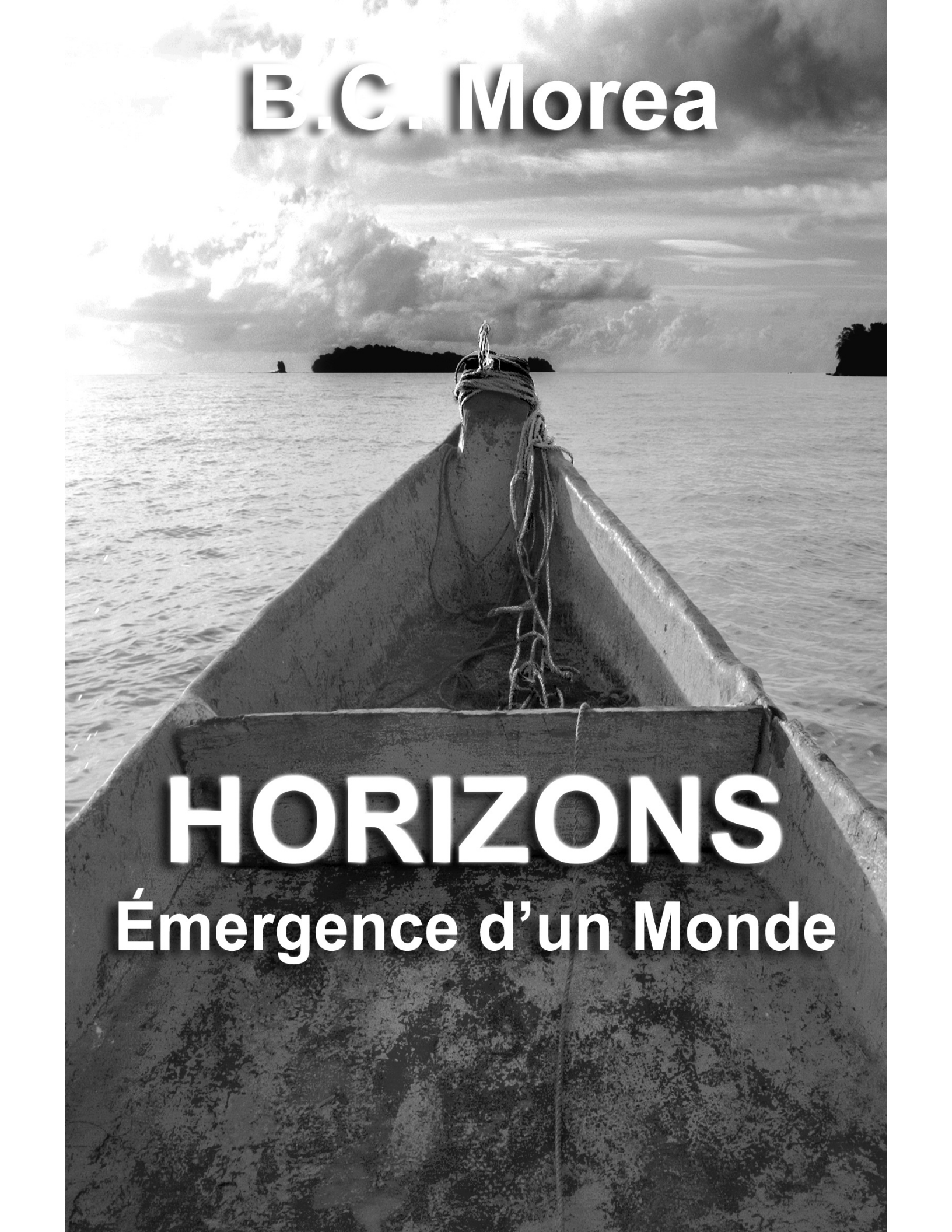


A black and white photograph showing the perspective from the bow of a boat looking out over a body of water. The boat's hull and a rope are visible in the foreground. In the distance, there are dark silhouettes of land or islands under a sky filled with large, dramatic clouds. The sun is visible on the left side of the sky, creating a bright glow.

B.C. Morea

HORIZONS
Émergence d'un Monde

B. C. MOREA

Horizons

Émergence d'un monde

© B. C. MOREA, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1258-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Baía de Rio de Janeiro, mars 1968

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage... » Longtemps, ce vers de Joachim Du Bellay ne fut pour moi qu'une invitation au départ. Aujourd'hui, il résonne autrement. Il ne célèbre plus seulement l'aventure ou l'attrait de l'ailleurs ; il révèle une vérité plus intime, presque intemporelle : voyager ne consiste pas seulement à franchir des frontières ou à traverser des paysages, mais à s'approcher de soi-même, parfois à tâtons, souvent à découvert.

Après deux jours maintenus au mouillage pour quarantaine sanitaire à bord du *M.S. Giulio Cesare*, au terme de trois semaines de traversée entre Madère et Rio de Janeiro, ralentie par plusieurs avaries, nous embarquons enfin dans le *tender*, la grosse chaloupe chargée de nous conduire à quai. Emmitouflés dans nos gilets de sauvetage, serrés les uns contre les autres, nous avançons dans une fébrilité silencieuse. Personne ne parle vraiment. Chacun regarde devant lui, comme si le moindre mot risquait de rompre la magie de l'instant.

Puis Rio apparaît.

Longtemps rêvée, souvent espérée, parfois redoutée, cette terre promise se dessine peu à peu à travers la lumière de la baie. L'excitation de l'inconnu se mêle au soulagement d'être enfin arrivés, tandis que le vertige du chemin parcouru cède déjà la place à celui de la vie qui nous attend. À mesure que nous approchons, la ville s'élève devant nous. Les montagnes surgissent de la mer, la baie s'ouvre dans une lumière presque irréelle et, dominant la ville, le Christ Rédempteur déploie les bras. Il semble accueillir les voyageurs venus du large.

Je reste immobile, partagé entre l'émerveillement et l'incertitude. Plus qu'une ville, c'est une promesse qui se présente à moi. Une promesse de liberté, d'aventure et de recommencement. J'ignore encore qu'elle mettra chacune de mes certitudes à l'épreuve et qu'elle transformera, à jamais, le cours de mon existence.

À mesure que nous nous approchons des quais, nous laissons derrière nous la masse imposante de notre navire ancré dans la rade. Il n'y a pas d'apothéose, pas de fin héroïque. Je me rends compte que, comme Ulysse, j'avance sans carte précise, porté autant par les courants que par mes propres élans, et parfois freiné par mes hésitations. Chaque pas que je fais, chaque décision non prise, chaque pensée que je laisse en suspens est une part de cette odyssée intime. Ce n'est pas

un itinéraire linéaire, ni une quête avec une fin certaine – c’est un chemin qui se dessine en allant, au gré des humeurs du monde et des autres. Un chemin qui ne mène peut-être nulle part, mais qui, à force de se laisser tracer, finit par devenir une manière d’habiter le temps. Et dans cette errance lente, dans cette traversée imparfaite, je découvre une forme d’ancrage : celle d’être en mouvement. Mais contrairement au héros grec, je ne suis pas certain que mon retour à la réalité ait quelque chose de glorieux.

Faya & Jorge, compagnons d’errance, et moi boomer en herbe, nous formons un trio nomade, par choix ou par nécessité... difficile à dire, même pour nous. Les raisons se mêlent, et se transforment au fil des routes. Il y a des jours où c’est une fuite, d’autres où c’est une quête, souvent un peu des deux.. Leur fils, Jorge Bel, bientôt quatre ans, trotte à nos côtés avec l’assurance joyeuse de ceux qui n’ont pas encore appris à douter. Dans ses yeux, tout brille, il avance sans calcul, sans attente, porté par une curiosité simple, désarmante. À travers lui, c’est comme si le voyage retrouvait sa source – celle de la présence pure, de l’instant entier. Et alors, sans que nous nous en rendions compte, nous traînons à hauteur d’enfant, au rythme des découvertes – lentes, infiniment précieuses – lavés de nos certitudes, rendus à ce mystère premier, celui d’un monde qui n’a rien à prouver, rien à expliquer. Voici plus de six mois que nous voyageons ensemble, dans la promiscuité douce ou rigoureuse des jours partagés. On s’est retrouvés en Andalousie, sous le ciel éclatant du sud, là où la lumière mord les façades et les ruelles blanches s’enroulent sur elles-mêmes comme des souvenirs d’exil et de fête. C’est là que tout a vraiment commencé : dans cette chaleur sèche qui ralentissait les gestes et ouvrait les cœurs. Les après-midis s’étiraient, les conversations prenaient leur temps, glissaient sous les bougainvilliers, entre un verre de tinto et des silences complices. On parlait du passé, de ce qui nous avait menés là, et surtout de ce qui nous poussait à partir encore.

Il y avait, dans l’air, quelque chose d’inachevé – un besoin de mouvement, de recommencement. Nous forgeâmes alors une utopie partagée : traverser l’Atlantique pour rejoindre le Brésil. Dans nos imaginaires, le carnaval de Rio devenait un point de fuite, une promesse de démesure et d’oubli, où le monde entier semblerait se réinventer dans le tumulte des tambours et des corps en liesse. Le vertige des départs nous tenait déjà, mêlé à l’excitation de l’inconnu. On rêvait d’autres rives, de routes ouvertes, de visages nouveaux, comme si le voyage, déjà, s’était mis à parler en nous avant même que nous quissions le sol

andalou. Il y avait dans l'air cette nostalgie des lieux où se croisent les peuples, cette mémoire mêlée d'Orient et d'Occident, comme un prélude à ce qui allait suivre. De là, nous avons traversé le détroit, comme tant d'autres avant nous, pour découvrir le Maroc. Une traversée brève mais symbolique, entre deux rives, deux continents, deux souffles. Là-bas, les villes résonnaient d'un autre rythme : celui du muezzin, des souks animés ; l'enfant ne savait plus où regarder. Le monde s'y faisait plus dense, plus charnel, comme si chaque ruelle contenait un secret.

Des montagnes farouches du Rif, dont les crêtes déchiquetées semblaient veiller sur un monde de non-droit, jusqu'à ce pays rétif à toute conquête, nous traversâmes un monde où les strates du temps se superposaient sans jamais se confondre. Nous découvrimus les villes impériales : Fès, entre ses murailles ocre – abritant son université, l'une des plus anciennes au monde – et l'architecture mérinide de sa médersa. Et ensuite Meknès, aux portes monumentales. Chaque étape nous éloignait un peu plus de nous-mêmes, telle une traversée en spirale, enveloppée d'encens, de vent chaud et de récits qui semblaient monter du désert, franchi comme on traverse un miroir. Jusqu'à ce qu'un riad, dissimulé dans les entrailles de la médina de Marrakech, nous accueille dans sa douce quiétude. Sous sa coupole étoilée flottaient de lentes mélodies qui semblaient suspendre le temps et apaiser le tumulte du voyage. Plus loin, Casablanca nous apparut dans une blancheur presque irréelle. Derrière ses façades lumineuses, les cicatrices de l'histoire coloniale y demeuraient encore vives. La ville cultivait ses secrets et ses ambiguïtés au cœur d'un hammam. Puis vint Tanger, suspendue entre deux continents, deux mers et mille récits. On y écrivait autant qu'on s'y égarait. Les journées s'y dissolvaient dans les conversations interminables et les promesses de départ, tandis que les nuits nous entraînaient des couloirs décatés et spectraux du Delirium Hotel aux lumières troubles de bars où se jouaient des spectacles de désir et de solitude. Tanger n'était jamais tout à fait une ville : c'était un vertige.

Faute de cargo en partance pour l'Amérique du Sud, il nous fallut rebrousser chemin vers le Vieux Monde. Lisbonne nous attendait du haut de ses collines, ses murs couverts d'azulejos d'où partaient autrefois les caravelles ; elle était la capitale mélancolique d'un empire révolu. Cité de départs, de regards perdus vers l'océan. Ce fut comme retrouver une vieille amie, un peu fanée mais toujours élégante. Ses pavés glissants nous menaient à des belvédères d'où l'on pouvait voir le Tage hésiter entre fleuve et mer. La ville chantait bas son fado, du haut du Bairro Alto, et nous marchions au rythme de ses collines, l'enfant sur les

épaules. Là-bas, même les murs pleuraient doucement. Les tramways grinçaient comme des souvenirs. Enfin, Madère – escale suspendue dans l’Atlantique, jardin perché au-dessus de la mer, fragment d’île lancé comme un dernier regard vers l’Europe. À Santa-Cruz, dans une pension aux murs trop fins, les journées s’étiraient dans une promiscuité presque étouffante. Les silences y prenaient corps, lourds, et les regards circulaient comme des reproches à peine voilés, retombant souvent sur la jeune servante, trop facilement désignée comme point de rupture. Ici vivaient Manuel, ancien marin défroqué, portait encore en lui une pêche miraculeuse jamais tout à fait expliquée, et Maria, la patronne, femme dévote habitée par ses deuils, dont la piété semblait tenir lieu de résistance. Avec elle, la petite métisse Josefina, qui traversait les pièces comme une ombre discrète, presque effacée par l’habitude des autres de ne pas la voir.

Nous, nous étions là en transit, suspendus entre deux mondes, traversés par un désir tenace : celui de rejoindre les Amériques. Ce n’était pas seulement un projet de départ, mais une manière de croire que le mouvement lui-même pouvait tenir lieu de destinée. Autour de nous, des amis, étudiants rebelles en fuite, dansaient sur le fil de leur propre fièvre, funambules d’une liberté fragile qui défiaient l’abîme de la dictature salazariste.

C’est là que nous avons embarqué, à bord d’un paquebot italien chargé d’émigrants, de valises trop pleines et de regards tournés vers le futur. Quelque chose en nous murmurait que nous étions exactement là où nous devons être. Sur le pont, le vent tissait nos cheveux, nos pensées, nos espoirs. Le petit riait, courant entre les jambes des passagers, comme insouciant de toute gravité. Mais nous savions, en croisant certains regards, que nous marchions dans les pas de ceux qui avaient tout quitté pour n’y revenir peut-être un jour, ou jamais. Parmi les passagers se trouvaient des familles d’exilés, des survivants et des nantis de 1ère classe. Les rencontres surgissaient comme de brefs éclairs dans la nuit du voyage. Une jeune gitane, farouche et insaisissable, fendait les silences d’un regard tranchant. Il y avait dans sa présence quelque chose d’inaltérable, comme si elle appartenait déjà au mouvement même de l’errance. Je l’ai dessinée à la hâte, comme on tente de retenir un rêve au moment précis où il commence à se défaire. C’est alors qu’est apparue Elisa, fille de diplomate, libre dans ses gestes, imprévisible dans ses silences, elle portait une élégance qui semblait affleurer une part d’ombre, faite de secrets tenus et de frontières invisibles – celles des classes, des milieux, des mondes qui ne se croisent qu’à la faveur d’un hasard. Nous avons jeté l’ancre dans la plus belle baie du monde pour des contrôles

sanitaires forcés. Dès lors, tout s'était aussitôt figé. Nous nous dispersâmes, dans un "no man's land" émotionnel, sans repères ni promesse, prisonniers de cet espace liminal. Encore habités par l'élan du départ, nous commençons déjà à vaciller sous le poids de l'arrivée. Ni perdus tout à fait, ni sauvés pour autant.

Nous sommes des voyageurs aguerris, nos bagages allégés par la nécessité de l'itinérance, malgré les défis d'un enfant en bas âge, nos cartons à dessin fragiles et ma guitare, fidèle compagne. Chaque objet, chaque bagage, est une extension de nos vies nomades, et pourtant, nous parvenons toujours à répartir à la charge, à équilibrer nos mouvements et à conserver cette fluidité qui nous permet d'avancer sans être alourdis par le poids du monde. Nous avons appris à être polyvalents, à faire face aux imprévus et à embrasser l'inconnu avec une certaine grâce. Les responsabilités se partagent instinctivement, les rôles se redistribuent selon les besoins du moment, et ainsi, nous créons une symbiose, une danse presque, dans laquelle nous nous adaptons aux aléas du quotidien. L'enfant qui s'émerveille de tout, les dessins qui capturent des instants de beauté volage, et cette guitare dont les cordes vibrent avec les échos de nos espoirs et de nos doutes, tout cela fait partie de notre trajectoire. Nous avançons, parfois à tâtons, parfois avec une clarté inattendue, mais toujours avec la certitude que notre chemin se construit pas à pas, note après note, esquisse après esquisse. La route est notre terrain de jeu, et dans ce mouvement constant, nous trouvons la liberté de façonner notre propre destinée, loin des ancrages figés. La vie itinérante, celle que nous avons choisie – ou qui nous a peut-être choisis – n'est jamais simple à saisir dans toute sa profondeur. Elle oscille entre l'émerveillement des paysages qui défilent et la solitude des départs. Nous, voyageurs, existons dans cet entre-deux, où chaque destination est à la fois promesse de renouveau et rappel constant de notre déracinement. Le voyage n'est pas seulement un déplacement d'un point à un autre : il devient la métaphore de notre quête intérieure, celle d'un sens, d'un apaisement que l'on ne trouve jamais vraiment au bout de la route, mais dans le chemin lui-même.

Notre arrivée à Rio ne ressemble guère à celle que nous avions imaginée. Le carnaval, qui avait longtemps nourri nos conversations et nos rêveries, appartient déjà au passé. Un mois nous en sépare. La fête nous a échappé, mais cela importe finalement assez peu. Ce qui nous saisit d'abord, c'est le retour brutal à la terre. Après des semaines passées en mer, nos corps demeurent encore façonnés par le roulis. Le sol est ferme, mais nous continuons à tanguer, comme

si l'océan persistait sous la surface du réel. Chaque pas demande un effort d'adaptation, une rééducation silencieuse de l'équilibre. Nous avançons avec une légère hésitation, comme si la ville oscillait sous nos pas. Le monde est immobile, mais notre équilibre ne le sait pas encore. Le mal de mer naît d'un conflit entre ce que voient les yeux et ce que ressent le corps. Le mal de terre lui, procède du mécanisme inverse : l'océan a laissé son empreinte en nous. La houle continue de vivre dans notre mémoire physique alors même que le voyage est terminé. C'est peut-être cela, au fond, l'expérience du voyage. Nous croyons quitter un environnement, mais certains milieux continuent longtemps à nous habiter. L'océan ne nous accompagne plus ; pourtant son mouvement persiste en nous, comme un souvenir inscrit dans les muscles et l'oreille interne.

Il devient clair que nous devons tout de suite trouver un logement, sans trop savoir vers quelle direction nous diriger. Copacabana est un nom qui revient comme un leitmotiv, le secteur à visiter. Un taxi Simca jaune pâle nous y emmène et se mêle aux bus bruyants et fumants, dont les klaxons ponctuent le rythme comme une sorte de langage urbain permanent. Il nous dépose en plein cœur de la rue Barata Ribeiro, véritable colonne vertébrale du quotidien carioca, tendue entre mer et ville. C'est le cœur même de la vie urbaine : petites épiceries, bars modestes, pharmacies aux enseignes peintes à la main, cinémas de quartier un peu défraîchis ; tout donne une impression de ville en mouvement, profondément humaine. Les trottoirs de mosaïque noire et blanche guident nos pas entre les vendeurs de rue et les habitants en chemise légère et sandales, qui profitent de la chaleur humide de cette fin de matinée. Sur l'une des artères adjacentes, nous trouvons un signe : Apartamento para alugar. Un petit appartement à louer dans un condomínio de la Rua Aires Saldanha. Le bâtiment est en béton jauni par le sel et l'humidité de la mer toute proche. D'un aspect fonctionnel, presque anonyme, il est sans charme particulier. Une fois à l'intérieur, il dégage une impression de modestie organisée : un salon étroit au sol en céramique froide, des murs blanchis mais marqués par le temps, et une lumière qui entre de façon irrégulière à travers des fenêtres donnant sur une rue vivante, sans vue spectaculaire. Rien n'est vraiment « décoré » : il n'y a que l'essentiel, et un ventilateur fatigué au plafond tourne lentement en grinçant légèrement. Une seule chambre les accueille tous les trois, tandis qu'un lit de camp m'attend dans une alcôve. La cuisine est sommaire, la salle de bain tout autant. Les fenêtres donnent sur la rue, et le bruit ne s'arrête jamais vraiment. Car dehors, se joue le vrai décor : on entend les radios ouvertes dans les

appartements voisins, d'où s'échappent des effluves de café fort ou de riz à l'ail. Il plane cette impression que Copacabana est déjà une petite ville dans la ville, jamais tout à fait silencieuse, jamais tout à fait immobile.

À peine les valises posées, l'appel du dehors se fait pressant. Nous quittons la pénombre relative de l'appartement pour affronter la lumière crue de la mi-journée. Dès les premiers pas, la ville nous saisit par sa physicalité : l'air n'est pas seulement chaud, il est épais, saturé d'humidité et de cette odeur de friture et de fruits mûrs qui semble coller à la peau. Marcher ici demande un autre rythme, une nonchalance obligatoire pour ne pas s'épuiser. Le contraste est saisissant entre la verticalité des immeubles de béton, alignés comme des remparts gris, et la vie exubérante qui s'agite à leurs pieds. Les corps se dénudent, les pas se font plus légers, le bitume renvoie une chaleur de fournaise. Au bout de la rue, l'horizon s'ouvre brusquement, comme une délivrance. Nous débouchons sur l'Avenida Atlântica. C'est le choc visuel : sous nos pieds, la célèbre mosaïque noire et blanche dessine ses vagues de pierre, un fleuve graphique qui ondule à l'infini et guide le regard. Et puis, la mer. Elle est là, immense, d'un bleu profond et changeant, frangée d'une écume blanche et violente. Les rouleaux de l'Atlantique viennent se briser sur le sable avec un grondement sourd qui couvre enfin le vacarme des bus et des klaxons. C'est une immense respiration qui balaye les miasmes du voyage. Le sable blond s'étend à perte de vue, un désert de nacre où s'invente une autre société. Tout y est spectacle : des vendeurs ambulants qui haranguent la foule en agitant des boissons glacées, des cercles de footballeurs qui font voler le ballon sans jamais le laisser toucher terre, des corps bronzés, offerts au soleil sans complexe ni retenue. L'odeur du fuel s'efface enfin, balayée par les embruns iodés et le parfum sucré des huiles à bronzer. En posant pour la première fois nos pieds nus dans ce sable chaud et mouvant, le tangement du navire s'estompe tout à fait. Nous ne sommes plus entre deux rives. Nous y sommes.

Assis sur le sable à contempler le spectacle, nous voyons Jorge Bel s'offrir l'enchantement de s'y rouler et de plonger ses mains dans l'arène dorée. Face à la grandeur de la plage, notre regard s'élève vers le Pão de Açúcar. Ce Pain de Sucre a la majesté des grands monolithes qui décident du destin des hommes ; par sa silhouette théâtrale jaillissant des flots, il nous rappelle étrangement le rocher de Gibraltar. Ces deux géants de pierre ne sont pas de simples accidents